
OH I LOVE BARBIE, BUT I THINK SHE HAS GOTTEN REALLY BAD... SHE'S SO SUBURBAN NOW

LUDOVICA ANVERSA, DARJA BAJAGIC, DORA BUDOR, AMBRA CASTAGNETTI, SALOMÉ CHATRIOT, NAN GOLDIN, GREER LANKTON, LUCILE LITTOT, PAUL MONROE, JAMES ROMBERGER, SERGEI ROSTROPOVICH, MARION SCEMAMA, EMMA STERN, MANON WERTENBROEK

L'exposition est à la fois un prolongement et un *update* de l'exposition précédente à la New Galerie *Take a Walk on the Wild Side* qui rassemblait des œuvres essentiellement photographiques d'artistes du Lower East Side des années 80. Elle présente des œuvres d'artistes contemporains couvrant un large champ de mediums. Si les stratégies contre culturelles de construction de soi de Peter Hujar, David Wojnarowicz, Marion Scemama... recouraient à l'utilisation en connivence de la photographie, le soi contemporain est d'emblée socialement sollicité de construire une persona digitale et publique. Ce qui change la donne.

L'exposition ouvre par un grand montage de photographies de Nan Goldin intitulé *Greer Lankton, 1958 - 1996*. Comme souvent dans les œuvres de Goldin, le focus se porte sur une personnalité, un mode de vie, des relations que l'Amérique de l'époque refuse de voir : Greer Lankton et son exploration du genre. Mais, outre les images sur le vif, le polyptique présente également des œuvres : des poupées de Greer Lankton. L'irruption d'une autre source de portrait propose un réservoir d'identités possibles et rompt la dialectique du regardeur et du regardé.

Les poupées de Greer Lankton offrent un modèle de construction polyphonique de la personnalité. Qu'elles soient drag queens, idoles de la contre-culture, doyennes métropolitaines fragiles, hermaphrodites et même elle-même, ces poupées constituent une famille alternative, un ensemble de personnalités construites à partir de collants, de fil de fer et de plâtre, de vrais cheveux et d'yeux en verre provenant de chez le taxidermiste. Une photographie d'une d'entre elles, Princess Pamela, ouvre la dernière salle de l'exposition. Massive, violette, en petite culotte, Greer Lankton l'enfilait parfois comme un costume pour réaliser des performances. On peut se demander si elle est dedans, cachée, devant nous sur cette photo.

Ces poupées préfigurent les méthodes contemporaines utilisées par les artistes de l'exposition : glissement d'un avatar à l'autre, incarnations à contre-emploi successives, présentation atemporelle d'archétypes antiques, dissimulation et révélation par jeu d'obfuscations et de transparences, fusion dans le medium digital lui-même... Le terme d'artiste émergent est aujourd'hui omniprésent, postulant une sorte de chaos primordial dont il faudrait s'extraire ; les artistes de l'exposition interrogent au contraire d'où ils « émergent ».

Toxic Venus (Salomé Chatriot), *Venus As A Boy* (Ambra Castagnetti) : si les techniques des deux artistes semblent opposées - impression d'un fichier digital sur Plexiglas pour Salomé Chatriot et céramique posée sur acier peint pour Ambra Castagnetti - toutes deux convoquent la figure antique de Vénus. Les boucles resserrées de la coiffure de la Vénus de Castagnetti rappellent la statuaire des empereurs romains tardifs. *Balajka* est une Méduse, aux longs cheveux serpents, comme apaisée par une pétrification dont on soupçonne qu'elle se l'est peut-être infligée, dans une épiphanie personnelle rappelant les *selfies*. En regard, les figures de Salomé Chatriot sont également autant de bustes hyper sexualisés, aux têtes tronquées. Si la fragmentation du corps féminin est un « classique » de la fétichisation, Salomé Chatriot produit des figures à partir de quelques *mother files*. Le regardeur n'a jamais accès au code. Dans une inversion de la mainmise masculine sur la technologie, Salomé Chatriot fait se perdre le *male gaze* dans un labyrinthe dont elle seule a les clés asymétriques.

OH I LOVE BARBIE, BUT I THINK SHE HAS GOTTEN REALLY BAD... SHE'S SO SUBURBAN NOW

LUDOVICA ANVERSA, DARJA BAJAGIC, DORA BUDOR, AMBRA CASTAGNETTI, SALOMÉ CHATRIOT, NAN GOLDIN, GREER LANKTON, LUCILE LITTOT, PAUL MONROE, JAMES ROMBERGER, SERGEI ROSTROPOVICH, MARION SCEMAMA, EMMA STERN, MANON WERTENBROEK

« *And then, you know, it turns out everyone wants to play as a girl if her boobs are big enough. I think there's a lot of overlap between who you want to be and who you want to have sex with.* »
Emma Stern in an interview with Travis Diehl, Artforum, 2022.

Ehontément inspirés de la nébuleuse des mangas et des jeux vidéo, les figures féminines de Emma Stern se campent, de tableaux, en dessins, en sculptures, en fichiers, dans un monde persistant. La New Galerie accueille *Amber*. Si la froide stratégie pop de reprise des images « papier glacé » semble de mise, Emma Stern redouble ce *gameplay* d'une interrogation ciblée. La possible prise en main, depuis l'héroïne Lara Croft de *Tom Raider*, jusqu'à la vocaloid Hatsune Miku, de personnages féminisés par une *fanbase* dont le rapport « joueur » au genre devrait peut-être bien s'estimer au premier degré. Dans la chronique artistique de Greer Lankton, l'interdiction faite par ses parents de jouer à la poupée est fondatrice. Depuis 1996 (première itération de *Tom Raider*) un public d'abord essentiellement adolescent et masculin joue à une Barbie équipée de pistolets jumelés à balles infinies et d'un petit sac à dos marron.

Il y a un courant d'homo-érotisme, au sens propre, qui parcourt l'exposition ; un rapport de fascination à soi-même qui, dans un effet de miroir brisé, fait se diffracter et se fondre l'identité. *Salty Shoulders*, de Manon Wertenbroek, présente un habit-peau bariolé, vidé du corps qui l'a peut-être habité, comme un dernier vestige d'Arlequin. L'autre œuvre de l'artiste dans l'exposition - *By Then She Had Become a Palpable Absence* - semble au contraire montrer des muscles à la géométrie improbables (abdominale ?) et comme à moitié écorchés, quoique recouverts de fragments de vêtements. Les notions schyzophréniques de corps sans organes se voient contournées par une parthénogénèse fantasmée, dont le moteur est optique : la focale de l'artiste.

Le processus pictural de Ludovica Anversa révèle également cet usage de la profondeur de champ. Des figures organiques, que l'on soupçonne être des corps, sont comme ensevelies sous une couche mouvante qui les laisse disparaître, dans un aller-retour archéologique. Dans le tableau *The Paradox of the Phasmid*, en surimpression de ce « fonds », une figure récurrente dans l'œuvre de l'artiste est peinte avec délicatesse : une fine branche tordue. On ne sait s'il vient signifier le camouflage, la dissimulation, l'artifice de l'artiste – ou s'il n'est pas plutôt un pointeur vers une stratégie panvitale, de circulation cyclique non seulement des substances organiques, mais aussi de leur apparence, voire de leur identité.

L'œuvre de Greer Langton semble préfigurer ces déploiements d'une identité joueuse, pop, trompeuse, mais de manière proprement viscérale. Les petites céramiques de Lucile Littot proviennent d'une exposition personnelle où elles étaient « encadrées » par une narration. Elles étaient autant de victimes (consentantes ?) d'une comtesse de Bathory jouée par l'artiste et réincarnée en chirurgienne plastique en Californie. Les couleurs stridentes, le traitement grotesque des petits êtres pétrifiés interrogent sur l'efficacité (symbolique) de ce remède de sang.

OH I LOVE BARBIE, BUT I THINK SHE HAS GOTTEN REALLY BAD... SHE'S SO SUBURBAN NOW

LUDOVICA ANVERSA, DARJA BAJAGIC, DORA BUDOR, AMBRA CASTAGNETTI, SALOMÉ CHATRIOT, NAN GOLDIN, GREER LANKTON, LUCILE LITTOT, PAUL MONROE, JAMES ROMBERGER, SERGEI ROSTROPOVICH, MARION SCEMAMA, EMMA STERN, MANON WERTENBROEK

Le sous-titre des deux photographies de Sergei Rostropovich – *Through a Glass Darkly* - est tirée du *Premier Epître aux Corinthiens* et signifie traditionnellement la levée du voile qui pèse sur les yeux des mortels dans ce qui est annoncé proprement comme une apocalypse, une révélation. Il y a chez Sergei Rostropovich, comme chez tous les artistes de l'exposition, une tension constante entre la volonté d'afficher, de mettre à nu une identité, et l'avertissement du conte moral d'un Narcisse. Celui-ci, une fois qu'il a vu clairement son reflet dans l'eau ne peut plus jamais s'en détacher. Il le guettera jusque dans les eaux du Styx. La parabole parcourt les cultures : dans *A Scanner Darkly* de Philip K. Dick, le policier infiltré Bob Arctor sombre dans la paranoïa le jour où il lui est demandé de surveiller Fred, sa couverture. Les photographies floutées de Sergei Rostropovich, dont l'esthétique évoque un clip qui ne se serait jamais arrêté, tourne autour de ce moment où tout cesse, tout devient clair, mais dont on peut aussi s'inquiéter qu'il ne soit aussi une descente brutale.

Derrière les jeux de représentation, l'euphorie de l'affirmation de sa figure d'artiste combinée au risque de cette auto-analyse, à un certain effroi de soi traverse l'exposition. Les 4 photographies de Marion Scemama documentent une performance de 1984 de Mike Bidlo et présentent des acteurs de la scène du Lower East Side (Luis Frangella ou David Wojnarowicz) déguisés en autant de personnages de la Factory - la génération précédente d'artiste New Yorkais. On éprouve le plaisir ludique, et assez paroxystique, d'incarner et de détourner des figures qui sont devenues blue chip. Mais le destin de cette génération 80, fauchée par le SIDA, aura souvent été de ne pas survivre à ses prédécesseurs. Si l'on ressent toute l'ironie créative de ce groupe, il est frappant de les voir figés dans le déguisement d'une histoire qu'ils n'auront pas.

Battle Angels, de l'artiste et auteur de bande dessinée James Romberger, si marqué par la scène comics indépendante 80-90 à laquelle il a beaucoup contribué, pointe vers la manière dont tout un chacun rejoue des archétypes narratifs, classiques ou pop, Ovide ou superhéros. On y voit un diable super masculinisé se faire attaquer, avec succès semble-t-il, par de nombreux petits anges résolument féminins. Il y a un clin d'œil, un écho d'une époque et d'une scène qui continuent d'être importantes, où au naturalisme halluciné d'une bande dessinée relatant les déboires junkies de Wojanowicz à New York succède une reprise ironique de DC comics.